

MONTEE DE SEVE

court-métrage de fiction
17'



UNE COPRODUCTION : VA VOIR AILLEURS! / LE MOULIN A MEMOIRE 2004

avec :

A L' ECRITURE ET A LA REALISATION : Gaëlle CLOAREC / Julien PARIS

AU JEU :

ZACHARIE : Olivier BLOND

SIMONE : Catherine CHAUD

LE GARDIEN : Léo

LE JOGGER : Mathieu IMBERT

LES PROMENEURS : Guillaume ARNAUD, Delphine et Thomas VIVANCO, Quentin,
Tom, Perrine ET Jean RONY

A LA TECHNIQUE :

CHEF OPERATEUR : Julien VIDAL

SON : Damien GUILLAUME

LUMIERE : Mathias BLANC

LUMIERE, REPERAGES : Sylvain DUMAINE

STORYBOARD, REGIE : Cursouf LE BEGUE

MONTAGE : Julien VIDAL

SUR UNE MUSIQUE ORIGINALE DE : Ayei RAMOS / Franck GARAIOS

et le soutien financier du Conseil Général des Bouches du Rhône et de la Région PACA.

Résumé : Un jeune homme s'éveille un matin et réalise qu'il est capable d'entendre la voix des végétaux. Fasciné, il court d'arbre en arbre jusqu'à se perdre.

« Montée de sève » est inspiré de la nouvelle éponyme :

Ce matin je me suis réveillé, et tout était sacrément bizarre.

Pas tout, en fait, mais il m'est arrivé une drôle de chose : les plantes en pot et celles de ma jardinière se sont mises à résonner dans ma tête.

Un murmure, un bourdonnement léger, une espèce de vibration. Au début, j'ai cru que c'était le voisin qui perçait un mur ou écoutait une radio expérimentale, mais j'ai vite compris que ça se renforçait dès que je m'approchais des plantes.

Le bourdonnement n'était pas le même, selon qu'il provenait de la plante grasse (son rond et monotone), de la tulipe (note claire, presque... agitée) ou du persil (tênu mais jovial).

Je me suis penché à la fenêtre pour écouter la vigne vierge, qui est toute desséchée depuis l'été dernier, et par-dessus les interférences j'ai quand même entendu comme un vieux son fossile qui résistait doucement.

L'autre voisine a un arbre dans sa cour.

Comme elle n'était pas là j'ai sauté le mur, et me suis approché en retenant ma respiration.

C'était terrible. Le bruit de fond des arbres est beaucoup, beaucoup plus puissant que celui d'une plante en pot.

Il part des racines, sourdement, loin enfoncé dans la terre, et prend son ampleur en grimpant dans le tronc. C'est comme un cœur qui bat, vous savez, quand on colle sa tête contre la poitrine de quelqu'un, et qu'on a l'impression que le battement arrive directement au cerveau, sans passer par les oreilles.

Je me suis assis au pied de l'arbre, un peu déboussolé, j'ai appuyé mes mains sur son écorce, et senti la caisse de résonance. J'ai suivi le parcours de la sève, c'est elle qui véhicule le son j'en suis presque sûr, je tâtais les grosses branches, jusqu'aux petites ramures et aux feuilles frémissantes.

Ca semble sans doute exagéré, mais je suis certain, vous m'entendez, que l'énorme joie dont j'ai été inondé, elle était partagée par cet arbre. Peut-être même qu'elle venait de lui.

J'ai mis longtemps à m'en remettre.

Heureusement, la voisine est une vieille dame à l'esprit large, qui a à peine sourcillé en me voyant étreindre son platane lorsqu'elle est rentrée.

- Belle matinée dis-donc! Tu le sens, toi aussi, le printemps? Tu veux du café?

Ce qu'il y a de bien, avec elle, c'est qu'on n'est pas obligé de parler. Elle bavarde comme un bébé, et vous laisse voguer sur les flots de vos propres pensées, en veillant à remplir votre tasse et à ce que vous ne manquiez pas de petits gâteaux.

Mais aujourd'hui, je n'ai vraiment pas tenu longtemps.

Je lui ai dit :

- Simone, c'est une urgence, il faut que je file. Tu m'excuseras de ne pas faire honneur à ton café.

J'avais les jambes qui bouillaient d'impatience, le corps qui vibrait, et je me suis mis à courir dans la rue.

Un arrêt à chaque rebord de fenêtre fleuri : effleurer la délicate pulsation des pensées, m'imbiber de l'essence concentrée des géraniums, roucouler en rythme avec les jonquilles...

Je suis allé jusqu'au parc, où j'ai bien cru que j'allais implorer.

Je me suis roulé sur une pelouse, et j'entendais chaque brin d'herbe se plaindre de la fraîche tonte. J'ai pissé sur la machine responsable de ce massacre et me suis fait courser par le gardien.

J'ai tourné au coin d'une allée et repéré un arbre gigantesque, avec des branches comme une échelle. Il m'a accueilli comme un frère et murmuré des fredaines apaisantes. L'uniforme est passé sans me voir. Tous les arbustes autour, les buissons et les rosiers se sont mis à chanter.

Est-ce qu'ils font toujours ça, est-ce qu'ils se rendaient compte que j'étais là pour les entendre?

J'ai toujours pensé qu'on passe trop vite au pied des arbres, nous, les humains, que leur lente et patiente façon d'être ne doit même pas percevoir notre présence. Et si je me trompais?

C'est là que j'ai failli implorer.

J'ai glissé sur le sol, puis j'ai couru d'arbre en arbre, pour les toucher, pour essayer de leur parler, pour entendre encore leur chanson et essayer de la comprendre. J'allais de pic d'extase en frustration, de frustration en pic d'extase.

Chacun avait un air différent, chacun me secouait, c'était comme si... eh bien, disons qu'en gros je me sentais semblable à un instrument de musique, tendu comme une corde de violon, ou plutôt, voilà, comme une harpe. Et chacun de ces végétaux faisait résonner une de mes cordes.

J'ai commencé à voir des images, des mouvements, des couleurs... et sacrément failli perdre les pédales. Ce n'est pas que ça m'aurait gêné, bien au contraire, mais il me semblait que quelque chose n'allait pas, qu'un truc manquait.

Je ne sais pas comment j'ai pu m'arracher à ce tourbillon, mais j'ai réussi à quitter le parc, à reprendre pied sur le bitume. J'aurais bien donné ma langue au chat pour comprendre ce qui m'arrivait.

Depuis, je cherche.

J'ai emprunté le cyclo d'un copain, et bien que son moteur de mécanique désaccordée me vrille les tympans, je sillonne la ville et les environs.

Je ne sais vraiment pas ce que je cherche, mais j'ai essayé de retrouver tous les endroits où je me rappelle avoir vu un arbre particulièrement beau, ou biscornu, ou... spécial.

Celui du ruisseau du Jarret à la Rose, un platane qui laisse traîner une grande coulée de racines dans l'eau. Je l'avais déjà remarqué, mais là, avec ma faculté toute neuve, c'était un vrai miracle d'être allongé à ses côtés dans le courant, même parmi les rats et les boîtes de conserves.

Celui de la place Sébastopol, le palmier d'une cour intérieure : il oscille dans le vent, sur son pied mince et souple, et le chant de sa tête énorme envahit les étages, avec en contrepoint le pépiement des p'tits oiseaux qui y ont fait leur nid.

Celui de la vallée de Saint Pons, pas loin de l'abbaye cistercienne : lui aussi est au bord d'une rivière, et son tronc de mastodonte se divise en quatre piliers éléphantiques, gravés de petits cœurs.

Celui des calanques, pin salé et torturé par le vent, on dirait un vieux chanteur de blues, buriné, indestructible.

Auprès de chacun je reste un moment, je le prends dans mes bras, je suis les chemins de son écorce du bout du doigt, je fredonne avec lui. A chaque fois, j'ai le cœur qui déborde, l'impression que je vais fondre sur place de ressentir tant et si fort... Mais je n'y arrive jamais.

Alors je repars, je caresse une dernière fois mon arbre, et je vais en visiter un autre.

Je sais à présent qu'un jour je trouverai celui qui fera chanter toutes mes cordes.

Gaëlle Cloarec